

tal de l'homme ; fustigeant, à l'aide de ses romans, les mondaines, celles qui pourraient, et qui s'amollissent dans un luxe décadent. Les premières adoraient Jeanne Méry, la "bonne féministe" qui bâtissait des crèches, fondait des bibliothèques et des caisses de secours pour les femmes ; les secondes dévoraient les livres de Robert Delys, avec ce plaisir bizarre qu'éprouvent certaines personnes à se planter des épingle dans la chair...

Alors, qu'elle était dans toute l'ardeur de son apostolat, sans la prévenir, elle qui n'avait jamais éprouvé le sentiment qu'elle excellait à analyser dans ses romans, l'amour fit irruption dans sa vie. Ce fut une déroute contre laquelle elle essaya en vain de réagir. Plus encore que son cœur, son intelligence était asservie.

Un soir, plus troublée que ses héroïnes favorites, les vierges douces de dix-huit ans, elle reçut le serment d'éternel amour.

Et voici pourquoi, commencé dans une heure de révolte contre la tyrannie de l'homme, "Les Injouguées", finissait par un chant d'une tendresse infinie, par des accents d'une impressionnante beauté, vibrant d'amour et de vie révélée.

Juin 1908.

MAGALI.

—Si j'étais aussi chauve que vous, je porterais une perruque.

—Mon cher jeune homme, si jamais vous devenez chauve ne gaspillez pas d'argent pour une perruque.

—Pourquoi ?

—Ça équivaldrait à mettre une couverture neuve sur une grange vide.

—Je vous en prie, Madame, ne prenez pas la peine de me reconduire jusqu'à la porte.

—Oh ! ce n'est pas la peine, cher monsieur, c'est un plaisir.

En cour.

Le juge.—La sentence est que le prisonnier soit emprisonné pour la vie.

Le prisonnier.—Mais, Votre Honneur...

Le juge.—Pas un mot ou j'ajoute quatre années.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

III. — LA FAMILLE.

La famille a, en France, une importance primordiale ; elle est pratiquement l'unité base sur laquelle est fondée la Société. En Amérique au contraire, cette unité base est l'individu. De là, des divergences d'opinions, des malentendus sans fin entre les deux peuples, différences et malentendus que M. Barrett Wendell a su remarquablement expliquer et dissiper autant qu'il lui a été possible.

La première notion de cette importance de la famille lui vint tout naturellement de ses rapports sociaux. Aussitôt admis dans l'intimité d'un membre d'une famille française, il se sentit admis, au même titre, par les autres membres de cette famille. Tous se croyaient obligés de le mettre au courant d'une foule de faits, de détails qui, au premier abord, lui paraissaient oiseux. Mais il comprit bientôt. La famille étant une organisation complète en elle-même aux yeux de ses hôtes, ne fallait-il pas que lui, nouveau venu, soit initié aux particularités et aux caractéristiques des divers membres de cette organisation.

Pour se maintenir, cette organisation doit obéir à des règles propres, auxquelles chacun de ses membres doit se soumettre. Ils le font de bonne grâce ; et en le faisant, ils abandonnent sans s'en apercevoir d'ailleurs, un peu de cette chose si chère au goût Anglais et Américain, la "personal privacy" (je ne trouve pas de mot traduisant bien l'idée). Le "foyer" français (qui n'est pas tout à fait le "home" anglais), n'est pas le lieu où vous pouvez vous conduire avec un complet sans gêne et suivre votre fantaisie personnelle sans considération pour les autres occupants. C'est un petit organisme social très restreint, très fermé, absolument indépendant par rapport au reste du monde, mais qui, dans ses limites étroites, a son code,

son étiquette auxquels il faut se plier.

En France, la vie de famille, l'existence journalière au "foyer" est pleine de charme. Elle est profondément amicale, continuellement animée par la conversation, empreinte de bonté, de gaieté, de "grâce sociale". Mais il ne faut pas en oublier les règles. Chacun y a sa place, ses devoirs, ses droits. Personne ne discutera l'amour paternel ou l'amour filial du Français ; il est si intense que l'on serait volontiers tenté de dire qu'il est plus profond là que partout ailleurs ; mais il ne permet jamais au père d'oublier qu'il est le père ; à l'enfant d'oublier qu'il est l'enfant. L'autorité paternelle implique un droit absolu au respect et à l'obéissance les plus formels.

Le père est chef, et a pour ainsi dire, le contrôle absolu des relations avec l'extérieur ; la mère est souveraine maîtresse à l'intérieur ; les enfants quelque soit leur âge, quelque soit leur position, ont vis à vis de leurs parents une attitude de déférence si ce n'est de dépendance absolue.

A ce sujet une anecdote :

Un jeune Américain dont la famille était en Europe ne réussissait pas au gré de ses désirs dans la carrière qu'il avait choisie. Une position absolument différente se présenta inopinément à lui, avec des chances d'avancement et de succès. Sans hésiter, il saisit l'occasion ; et une fois le changement effectué en avisa ses parents qui se déclarèrent enchantés.

Beaucoup de Français auxquels M. Barrett Wendell raconta l'épisode, considèrent l'acte du jeune homme comme absolument imprudent, et, en tout cas, irrespectueux à l'égard de sa famille. Si un jeune Français s'était trouvé dans la même position, il n'aurait fait que son strict devoir en consultant "d'abord" ses parents, qui probablement auraient pris l'avis de plusieurs de leurs proches avant de se prononcer. Et s'ils avaient opiné pour la négative le jeune homme serait retourné avec